

Temps durs pour la poésie

VÉRONIQUE CÔTÉ, *La vie habitable. La poésie comme combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, collection « Documents », 2014, 96 pages

ROBERT MELANÇON, *Pour une poésie impure*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 2015, 206 pages

François Rioux

Volume 10, Number 1, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79418ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, F. (2015). Review of [Temps durs pour la poésie / VÉRONIQUE CÔTÉ, *La vie habitable. La poésie comme combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, collection « Documents », 2014, 96 pages / ROBERT MELANÇON, *Pour une poésie impure*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 2015, 206 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 7–8.

TEMPS DURS POUR LA POÉSIE

François Rioux

Professeur de littérature, collège Montmorency

VÉRONIQUE CÔTÉ

LA VIE HABITABLE. LA POÉSIE COMME COMBUSTIBLE ET DÉSOBÉISSANCES NÉCESSAIRES

Montréal, Atelier 10, collection
« Documents », 2014, 96 pages

ROBERT MELANÇON

POUR UNE POÉSIE IMPURE

Montréal, Boréal, collection « Papiers
collés », 2015, 206 pages

B audelaire dit à deux ou trois endroits que tout homme bien portant peut se passer de manger pendant quelques jours, mais de poésie, jamais. Véronique Côté ne nie pas cette nécessité, son incipit le dit : « J'ai besoin de poésie » (p. 9). Or c'est un genre qu'elle « aime en touriste » (p. 45), alors les poètes dont elle parle sont ceux qu'on a mis en musique, qui passent à la radio ou sur lesquels on a fait un documentaire récemment. Aller s'asseoir et lire les recueils aurait non seulement évité des erreurs (dire que le père de Miron était analphabète [p. 48] alors que c'était son grand-père), cela aurait sans doute alimenté cette réflexion anémique. Mais non. Côté « parle de poésie : [elle] ne parle pas de poème » (p. 13), alors on en revient forcément à cette représentation informe et quétaine de la poésie : « Compter les lucioles, espérer une étoile filante, attraper des papillons sans toucher la poudre colorée couvrant leurs ailes, cueillir les framboises dans la cour et imaginer la vie en autarcie, boire du thé très léger dans les belles tasses anglaises de ma grand-mère » (p. 9). Moi aussi je sacre.

Nos lointains ancêtres ont inventé le langage pour s'aider à survivre dans un monde hostile. Certains êtres ont créé des assemblages précis de mots qui forment de la musique et témoignent de leur vie, de leur regard. Ces poèmes, nous les lisons et les relisons, nous les ingérons, et dans notre mémoire, entre mille slogans et deux tounes de La Chicane, se trouvent des fragments de beauté verbale, des fragments humains, qui nous nourrissent et nous soutiennent comme ne le fera jamais du spécieux babil sur la poésie des couchers de soleil.

Moi itou je veux bien désobéir et résister au néo-libéralisme et comme le prince Mychkin croire que la beauté sauvera le monde et tout ça, mais ce n'est pas une enfilade de lieux communs livrée dans une prose grumeleuse et coiffée d'un titre racoleur qui va m'aider là-dedans.

Pour ajouter un peu de substance, Côté a fait appel à une psychologue, un anthropologue, un philosophe, un cinéaste et une comédienne. Aucun poète, évidemment. Mais Serge Bouchard est un écrivain et ses pages sont belles :

L'humain, au temps où il avait les yeux ouverts, a toujours vu les mille facettes d'une chose, les mille sens d'un mot, les mille visages des bêtes, les mille couleurs d'une plante, ainsi que les liens mystérieux qui unissent le fer à l'étoile, le brouillard à l'arbrisseau, la montagne à la mort, la mort au corbeau et le mélèze à l'enfantement. [...] Nous avons raconté des mythes et des légendes autour d'un feu commun, nous avons ensemble mimé notre vie et fixé les règles du vivre ensemble (p. 40).

Alors que tout te crie de courir à droite à gauche, de faire ci et d'acheter ça, écrire des poèmes ou seulement en lire, ce serait déjà ça, un peu, la résistance. Mais on n'a pas toujours le temps, trop occupé qu'on est à s'extasier sur les belles tasses anglaises de sa grand-mère et à finalement rester prisonnier de son tout petit je.



Parce que lire, lire vraiment, comme dit Robert Melançon, c'est accepter « de sortir à son tour de soi-même » (p. 62). Louis Cornellier avait parlé de son livre dans *Le Devoir*, ça avait fait un peu de bruit sur Facebook, ça s'est choqué une petite heure et c'est retourné à ses affaires. Dans la préface, le tableau que brosse Melançon est affligeant :

La poésie n'a plus d'existence publique. On imprime d'innombrables plaquettes, mais leurs tirages restent anémiques et leurs ventes presque nulles. La plupart des librairies les dissimulent, tout au fond, dans un minuscule rayon de poésie et la presse littéraire n'en rend pour ainsi dire jamais compte (p. 9).

La faute ne revient pas au néo-libéralisme, mais aux poètes eux-mêmes :

Chacun peut ouvrir au hasard quelques plaquettes récentes et constater que presque toutes sont dépourvues de la moindre séduction. La plupart semblent des produits génériques en ce sens qu'on peut déplacer quelques vers d'un poème à l'autre, déplacer quelques poèmes d'un recueil à l'autre [...] sans que leur configuration, leur sens ou leur absence de sens soient modifiés de façon perceptible (p. 9).

Être fantasse, on inviterait M. Melançon à descendre de la montagne et à aller voir ce qu'il se fait de neuf ; de toute façon après



ce discours alarmiste il avoue qu'il peut se tromper et sait que « les contemporains sont aveugles » (p. 10). La suite est plus intéressante :

[...] il n'y a de poésie qu'impure, c'est-à-dire qui ne cherche pas à se séparer des autres usages de la langue, qui se fait, tour à tour ou tout à la fois, description, récit, exposé, plaidoyer. Un poème montre, raconte, explique, argumente ou parle simplement sans autre objet comme dans une conversation amicale (p. 10-11).

On a envie d'être d'accord, de croire que la poésie ne se lit plus même s'il s'en écrit beaucoup, ne se lit pas même si on en a besoin, ne se lit pas même si on bisoune un livre sur le sujet, c'est parce qu'elle s'est fait trop souvent pure et repliée sur elle-même, abstruse et lointaine.

Les essais de Melançon seraient un bon point de départ pour qui voudrait s'initier à la poésie. Car Melançon est un grand lecteur, un lecteur attentif, il parle avec précision des textes sans se hasarder dans des gloses fumeuses, reconnaissant « l'évidence tranquille du poème » (p. 143). Ces poèmes, il les connaît comme quelqu'un qui les fréquente et les aime depuis toujours, quelqu'un qui sait qu'il ne peut pas s'en passer, quelqu'un qui s'interroge également, à travers les questionnements et les doutes des poètes dont il parle : Saint-Denys-Garneau, Emily Dickinson, Michel Beaulieu, etc. Le regard navigue du vers à l'œuvre entière et à la vie du poète ; on ne voit pas tout, mais on en voit beaucoup. Melançon pose la question : pourquoi lire des poèmes ?

Parce qu'on y retrouve, répond-il, ce qui fait la trame de la vie, ce qui la rend précieuse : la lumière d'un matin d'hiver, un profil entrevu dans la rue, la simple sensation d'exister, l'angoisse de n'être pas aimé, la présence calme de collines au crépuscule, le vent dans les arbres, la courbe d'une rue, les objets, événements, rencontres, sentiments, pensées, sensations qui sont le monde, édenique et menacé à la fois, dans lequel le temps passe et nous emporte (p. 93).

TEMPS DURS

suite de la page 7

Et, oui, les lucioles et les belles tasses anglaises de sa grand-mère aussi. Ces tasses et le reste, je les prends volontiers dans un poème, pour que l'expérience de celle ou celui qui a ressenti ces choses me devienne accessible, pour la beauté des vers, pour sortir de moi de temps en temps. J'ai eu besoin des mots des autres pour apprendre à parler, et pour vivre j'ai besoin que Baudelaire me dise son amour

MICHEL SARRA-BOURNET
LOUIS BERNARD (ENTRETIENS AVEC)
 Montréal, Boréal, 2015, 302 pages

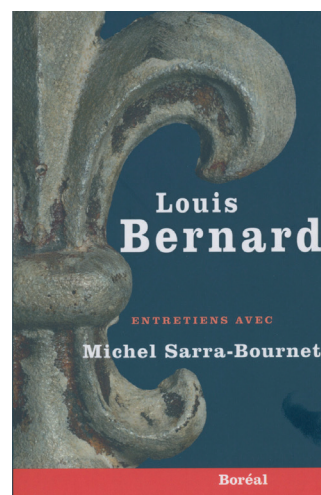
« Il vaut mieux faire reculer la misère que chercher à créer le paradis sur terre » (Louis Bernard p. 25)

Jusqu'en 2015, Louis Bernard n'était pas réellement un homme public, mais plutôt un homme de l'ombre, un haut fonctionnaire ou encore une éminence grise diraient certains. C'est à l'occasion de la course à la direction du Parti québécois que son nom est devenu plus familier à la population du Québec. Et pourtant, depuis les années 1960 il a été un acteur incontournable de la trame sociopolitique québécoise. À partir de son entrée dans la fonction publique, en 1965, comme conseiller juridique au ministère des Relations fédérales-provinciales, il a participé à la plupart des grands dossiers qui ont jalonné la démarche du Québec jusqu'à aujourd'hui. En 2005, comme pour clôturer le tout, il a été candidat à la direction du Parti québécois. Ceux et celles que cette période charnière de l'histoire du Québec intéresse dévoreront cet essai dans lequel Michel Sarra-Bournet et Louis Bernard survolent différents thèmes : la Révolution tranquille, le parlementarisme québécois, la question constitutionnelle, celle de la langue, les gouvernements Lévesque et Parizeau, les accords du Lac Meech, la question autochtone et bien d'autres choses encore. Bernard parle également de « ses premiers ministres » et de son incursion en politique partisane. Bref, c'est du « consistant ».

L'ex-haut fonctionnaire nous confie d'emblée que la « pierre d'assise » de sa pensée politique est contenue dans l'ouvrage du philosophe Karl Popper : *La société ouverte et ses ennemis*. Comme ce dernier, il est partisan de la stratégie des « petits pas par petits pas » en ce qui concerne les réformes sociales. Il croit également qu'un gouvernement doit d'abord combattre le mal et chercher à corriger les erreurs, plutôt que de promettre le paradis. Enfin, il ne croit pas au « sauveur » providentiel, mais davantage au travail sur les institutions pour faire progresser une société. On aura deviné que l'homme n'est pas un radical, mais plutôt un réformiste doublé d'un évolutionniste. Pourtant, quand il nous parle de la nature de la Révolution tranquille, il n'hésite pas à affirmer que c'était une « vraie révolution », « une rupture avec le passé ». Or, des thèses plus actuelles soutiennent que la Révolution tranquille fut l'aboutissement d'un processus, d'une évolution, qui murissait dans les entrailles du gouvernement Duplessis depuis la fin de la guerre. Dans le même ordre d'idée, il soutient que les Québécois ont plutôt un « esprit révolutionnaire », qu'ils sont adeptes du « tout ou rien depuis la Révolution tranquille » (p. 38). Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'évolution de la question nationale durant ces quarante dernières années ne valide pas tellement ses intuitions.

Des faiblesses aussi en ce qui concerne son opinion sur le multiculturalisme : il n'hésite pas à déclarer que « la grande majorité des Québécois, et en particulier des Québécois francophones, n'a jamais accordé d'importance au multiculturalisme » (p. 79). On peut facilement être en désaccord avec lui et soutenir qu'au contraire, le multiculturalisme canadien marque profondément la conscience collective québécoise. Il cultive également un optimisme serein lorsqu'il s'agit de la situation de la langue française au Québec et il pense même que l'essentiel a été gagné ; l'arrivée annuelle constante d'une cinquantaine de milliers d'immigrants ne semble pas l'inquiéter. Il surprend un peu quand il déclare que René Lévesque a été favorable, dès le départ, à la loi 101. Or les plus vieux se souviendront peut-être qu'à l'origine Lévesque était loin d'être un chaud partisan de la Charte de la langue française telle que proposée par Camille Laurin. Le livre de Sarra-Bournet consacre dix pages au gouvernement Parizeau et au référendum de 1995. Toute la mécanique

pour les petites vieilles, qu'Anne Hébert me raconte ses beaux os, que Michel Beaulieu me parle de ses blondes, que Geneviève Desrosiers m'assure qu'on peut fourrer la mort. Avec leurs mots la vie s'enrichit et devient effectivement un peu plus habitable. ❖



entourant cet évènement y est très bien décrite. Bernard avoue, entre autres, ignorer complètement la cause du faible appui à l'option de la part de la région de Québec. J'aurais aimé qu'il soit plus disert concernant l'impact de l'entrée de Lucien Bouchard sur la campagne référendaire, et surtout qu'il nous parle davantage de la sortie de Jacques Parizeau relative au vote ethnique, et des effets catastrophiques qu'elle a pu avoir sur le mouvement indépendantiste.

Bernard nous parle aussi des autochtones et, même si le sujet peut être très controversé, il me semble qu'il tombe là dans une certaine rectitude politique, ou encore dans le complexe du *Sanglot de l'homme blanc* cher à Pascal Bruckner. Il nous déclare par exemple que : « les autochtones sont plus proches de la nature, de l'environnement, du respect de la terre » (p. 170). Il ajoute qu'« après avoir détruit leur environnement [...] nous avons développé à leur endroit une attitude de charité et que, peu à peu, nous les avons mis en tutelle » (p. 163). Il est partisan de droits différenciés pour les autochtones et déplore les relents de racisme chez les Québécois : « Ce racisme vient hélas du fait que nous avons infantilisé les autochtones en les privant du pouvoir de se développer, de se gouverner en les traitant comme des mineurs » (p. 169). À mon avis, il manque peut-être de nuance et pêche par un excès de manichéisme.

La gouvernance de l'État constitue la partie la plus « charnue » des réflexions de l'ex-haut fonctionnaire. Ceux qui s'intéressent à la « mécanique » gouvernementale la liront avec avidité, surtout ses réflexions sur le problème actuel des finances de l'État. Ceux qui, comme moi, sont plutôt attachés aux dimensions politiques et stratégiques dévoreront le chapitre traitant de son incursion sur la scène de la politique active. Bernard soulève très bien le dilemme devant lequel s'est placé le Parti québécois en 1974, quand il a choisi la stratégie « étagée » : « à mon sens, le Parti québécois devrait redevenir un parti souverainiste, point à la ligne, ni de gauche ni de droite. Dans son programme, il devrait n'avoir qu'un seul chapitre : celui de la souveraineté. Le projet de société qu'il propose, c'est le Québec souverain » (p. 263). Dans l'esprit de Louis Bernard, il ne fait pas de doute que c'est le Parti québécois qui doit faire l'indépendance, et pour cela il faut attendre que le Québec soit « mûr ». D'ici là, le parti ne doit s'occuper que de souveraineté et être élu là-dessus. Le ex-haut fonctionnaire est un farouche partisan du référendum, qui devrait se tenir dans un court laps de temps suivant une victoire électorale. Là, il me laisse un peu perplexe, car enfin, si les augures prédisent que les Québécois ne sont pas « mûrs » pour l'indépendance, et que dans le programme du PQ on ne parle que d'indépendance, avec quelle proposition de gouvernance provinciale ce parti peut-il se présenter à la prochaine élection ? C'est dommage que Sarra-Bournet ne lui ait posé la question !

Daniel Gomez
 Chef de pupitre, essais politiques